

qui ferme à l'est la petite anse de la Palmilla, je me trouvais nez à nez avec le voltigeur Jose, qui arrivait à pas comptés, un papier à la main. — « *Aquí esta la licencia,* » me dit-il. Voilà le permis. Il prit alors la fuite en ricant; parvenu à distance respectueuse, il me lança quelques mots dont le sens m'échappa. Le nom de Cruz me frappa seulement, accouplé à des invectives d'une légèreté pantagruélique.

La nuit et le ressac multipliaient singulièrement les difficultés de l'embarquement; la chose était du reste impraticable avec notre pauvre petit youyou. Il y avait heureusement sur la berge deux grandes pirogues d'une seule pièce, dont le douanier nous autorisa à nous servir. Un Indien, employé au déchargement d'un des navires en rade, nous vint en aide de tout cœur, sans en être prié. A neuf heures, après plusieurs voyages, nous regagnâmes le bord pour la dernière fois, trempés jusqu'aux os et accablés de lassitude. Un bon souper, arrosé de l'eau cristalline du rio San-Jose, clôtura la journée, et nous nous couchâmes sur le pont par un calme plat, en attendant la brise du matin.

CHAPITRE X.

Golfe de Cortez. — La Paz et les pêcheries de perles. — Loreto. — Morro Colorado. — Un fâcheux augure. — Les Tetas de Cabra. — Chemin de Guaymas. — Un rancho hospitalier. — Quatre hommes et un caporal. — Sous les verrous.

23 juin. — Nous appareillons à l'aube, et la baie de San-Jose ne tarde pas à disparaître derrière les rochers du cap Porfia, au delà duquel s'ouvre celle de San-Barnabe. Toute cette côte, jusqu'au cap Palmo, a un aspect désolé; des collines de peu d'élévation s'appuient sur

des massifs de pierre contre lesquels la mer brise. Enfin nous doublons le cap et pénétrons dans la mer de Cortez; devant nous le sommet de l'île Cerralvo se détache déjà de la brume qui flotte sur le golfe et nous dérober l'horizon.

Ce golfe fut primitivement désigné sous le nom de mer Vermeille, en souvenir du golfe Arabe. Les premiers navigateurs avaient puisé le motif de ce rapprochement dans sa configuration d'abord, bien qu'il présente en réalité plus d'analogie avec l'Adriatique, et ensuite dans la teinte de ses eaux, qui prennent accidentellement des reflets jaunâtres. Plus tard on l'appela mer de Cortez, en l'honneur du conquérant, et enfin golfe de Californie. Il a 300 lieues de long sur une largeur qui varie de 15 à 65. Les rives de cette mer intérieure sont généralement mornes et desséchées.

La Suerte surveillant les atterrages de la Sonora à notre intention, le soin de notre sûreté nous faisait plus que jamais un devoir de serrer la côte de la péninsule et de nous tenir en dedans des nombreuses îles qui la bordent. Afin que Spinks comprît bien cette fois l'importance d'une pareille décision, nous l'instruisîmes en détail de nos affaires. Sachant qu'il était comme nous un *outlaw* dans les eaux du Mexique; il devait, par égard pour sa propre personne, prendre ses précautions en conséquence. Malheureusement, depuis notre départ de la baie de Raousset-Boulbon, le vieux marin paraissait se défier grandement de la barque, et non sans raison, il faut le dire, la coque s'étant imprégnée d'eau durant le séjour qu'elle y avait fait, au point que nous calions autant alors avec cinq tonneaux qu'avec sept à notre départ de San-Francisco. Le gouvernail, trop faible et mal suspendu, n'avait que peu d'action, et la *Belle* portait difficilement toute sa toile.

L'île de Cerralvo, avec ses pics aigus, ses revers dé-

chiquetés et sa base de rochers, présente une silhouette pittoresque, mais, à mesure que nous approchons, toute illusion s'évanouit : la sécheresse et l'aridité y trônent. La nuit nous surprit dans le canal qui la sépare de la terre ferme. La brise devenait capricieuse ; elle tourna bientôt au nord-nord-ouest et dégénéra en bourrasque ; il nous fallut diminuer de voilure, et nous passâmes la nuit à louvoyer péniblement dans les parages de la Paz.

La Paz, siège du gouvernement de la basse Californie, est la ville la plus importante de la province, non-seulement sous le rapport de sa population, qui est, dit-on, de 1200 habitants, mais aussi sous celui du commerce. La baie immense au fond de laquelle elle se trouve est admirablement protégée, et la pêche des perles sur la côte voisine a été de tout temps une source de fortune pour cet établissement, bien que cette industrie languisse quelque peu aujourd'hui.

Les *buceos* ou pêcheries des îles de Cerralvo et del Espíritu-Santo sont, avec ceux de l'île Carmen près de Loreto, les plus renommés pour leur richesse et la beauté de leurs produits. Les limites extrêmes de la région habitée par la mère-perle sont, au nord, la pointe Santa-Teresa, au sud, la pointe de Arenas, en face l'île Cerralvo ; on n'en trouve ni dans la baie de las Palmas, ni dans celle de Moleje. Cette aristocratie du mollusque se plaît dans les eaux tranquilles et sur les hauts-fonds abrités des canaux formés par ces îles.

Le vent se calme et passe au sud-ouest dans la matinée du 24 ; nous faisons bonne route. L'île San-Jose et les îlots de Santa-Cruz, Monserate et Catalana nous montrent leurs profils aigus et tourmentés, leurs flancs calcinés. Spinks nous tient encore au large, mais il échappe aux remontrances à la faveur de cette brise qui nous pousse rapidement vers un but ardemment désiré. Nous venons toutefois serrer d'assez près la grande île Carmen,

et vers la fin du jour nous reconnûmes le mouillage de Loreto, qu'indiquent un bouquet de palmiers près du rivage et le *Cerro de la Giganta* à l'intérieur. Le mont de la Géante est réputé le point le plus élevé de la péninsule. Humboldt lui donne 1388 mètres. Loreto est la troisième ville de la province. La mission fut fondée le 19 octobre 1697, par le P. Salvatierra, et ce fut le premier établissement sérieux sur cette côte.

Nous avons gros temps toute la nuit et demeurons à la cape ; l'atmosphère se charge de vapeurs. Le 25, au point du jour, nous apercevons en face de nous l'île de la Tortuga, située à une dizaine de lieues nord-nord-est de la pointe *Concepcion* qui forme la baie de Moleje.

Vingt et quelques lieues nous séparaient de Guaymas. Nous touchions enfin au terme de ce voyage commencé sous de si tristes auspices. Cependant il n'était point encore temps de se réjouir : la perspective n'était ni de rose ni d'émeraude du côté de la Sonora, et, par égard pour nous-mêmes, il convenait de redoubler de circonspection.

L'intention de M. de Raousset n'était point de se rendre directement à Guaymas, mais bien d'aller chercher quelque mouillage discret dans le voisinage des hauteurs connues sous le nom de *Tetas de Cabra* ; de là, un émissaire devait se rendre mystérieusement à la ville, afin de s'assurer de la présence et des dispositions des passagers du *Challenge* : c'était à moi qu'incombait la mission.

Nous mettons le cap sur les *Tetas* ; le vent a passé à l'est et commence à disperser les vapeurs avec une violence menaçante ; la lame, courte et désordonnée, chasse du sud-est : il fallait que le voyage se terminât comme il avait commencé. L'île San-Pedro-Nolasco se trouve sur notre route et nous masque les *Tetas* ; il s'agissait de la doubler soit au nord, soit au sud. — « Que faut-il faire ? me demanda Spinks ; mon avis est que nous devons

passer au vent de l'île, afin de prendre la lame de biais. »

Je transmets la demande et l'avis; M. de Raousset attend la décision de Perseval qui attend, à l'ordinaire, les inspirations du ciel, et Spinks reçoit l'ordre de tenir le cap sur l'île jusqu'à ce que le ciel nous ait éclairé. — « Soit, dit le vieux marin, mais nous n'irons pas aux *Tetas* aujourd'hui; la mer nous mangera, si nous essayons de la prendre en travers. » Perseval répond qu'il en sait aussi long que Spinks et nous poursuivons en silence, emportés au milieu de montagnes d'écume, par une brise carabinée qui fait craquer les mâts.

Il arriva alors ce qui était arrivé le jour du naufrage et en mainte autre occasion. Perseval se décida trop tard. L'ouragan était dans toute sa violence quand il fit signe au timonier de venir dans le vent pour doubler l'île au sud, et la mer attaquant notre flanc avec frénésie menaçait très-sérieusement de nous manger, ainsi que l'avait prédit Spinks. Le temps n'était plus où *la Belle*, légère et robuste, pouvait braver au milieu de la tempête le choc de ces masses d'eau; le gouvernail n'était rien moins que solide, la charpente était ébranlée par le naufrage et alourdie par l'humidité qui en était le résultat; une vague pouvait nous défoncer, la suivante nous faire couler. Il fallut renoncer au plus tôt à une tentative insensée en même temps qu'au projet de mouiller aux *Tetas*. Fuyant devant la mer, nous nous dirigeâmes grand large vers le *Morro-Colorado*, le Morne rouge, promontoire à falaises menaçantes situé à quelque vingt lieues au nord de Guaymas.

Cet incident amena d'amères récriminations. Les torts, s'il y en avait, étaient tous du côté de Perseval, aussi le mécontentement des Américains se traduisit-il avec beaucoup d'énergie. Cependant nous approchions de la côte; des contre-forts gigantesques dont le pied se perdait ver-

ticalement dans les flots, divisaient le rivage en une série de culs de sac profonds, si bien couverts que l'eau y paraissait endormie. Nous en avisâmes un au fond duquel venait aboutir, des flancs de la montagne aride et calcinée, une gorge encombrée de végétation tropicale; ordre fut donné d'y entrer. Spinks tenta, je ne sais pourquoi, de s'y opposer; il voulait aller mouiller au nord du *Morro*. On passa outre, mais les Américains, prédisant à haute voix un second naufrage, abandonnèrent de nouveau la manœuvre, ce que M. de Raousset devait encore moins tolérer que la première fois, car rien alors ne justifiait cette boutade. Le vent nous manqua complètement à l'entrée de ce port privilégié, mais il n'y avait ni houle ni courant, et, bordant les avirons, nous vinmes paisiblement mouiller au ras d'une des falaises. Devant nous s'étendait une plage de gravier et de coquilles assez roide mais très-accessible; comme à San-Benito, nous distinguons parfaitement, à plusieurs brasses au-dessous de nous, un fond de roches métalliques et moussues, de madrépores et de coraux.

Enfin notre ancre mordait le sol de la Sonora! Ce jour était le 25 juin. Un mois, un mois bien employé, s'était écoulé depuis notre départ de San-Francisco. Une émotion toute naturelle s'empara de nous: cette terre brûlait sous nos pieds!

La distance qui nous séparait de Guaymas pouvait être de quinze à vingt lieues, hors de tout chemin frayé, dans un pays affreux, néanmoins je fis sur l'heure mes préparatifs de départ tellement j'avais hâte de quitter *la Belle*. M. de Raousset me remit les instructions suivantes, écrites de sa main sur une parcelle de papier facile à cacher ou à détruire. — Si les passagers du *Challenge* sont à Guaymas et montrent les mêmes dispositions qu'à leur départ, expédier immédiatement un homme sûr, dans un canot, à la rencontre de *la Belle* afin de la piloter. S'emparer de

la ville par surprise dès la nuit suivante, désarmer la troupe, la consigner dans les casernes, séparer les officiers, bien traiter les uns et les autres. Réunir des armes et des munitions. S'assurer de la personne de Messieurs Cayetano Navarro, Pancho Aguilar, Jose Calvo, Manuel Maria Gandara, Espriu et Cuvillas, si toutefois ils sont en ville. — Ces six noms représentaient la tyrannie féodale de la province et l'antagonisme le plus sérieux que nous eussions à redouter.

M. de Raousset ne voulut pas me laisser partir seul ; il me donna pour acolyte Albert qui, en sa qualité d'explorateur, devait avoir bon pied, bon œil. Munis d'une petite boussole, de nos armes et de quelques livres de biscuit, nous nous mîmes en route à quatre heures. Les hauteurs abruptes et tourmentées de la côte forment un boulevard menaçant qui semble interdire à l'homme l'accès de l'intérieur ; il n'y avait d'autre issue à la plage isolée où nous étions venus atterrir que la gorge dont j'ai parlé plus haut. C'était le lit d'un cours d'eau desséché et profondément encaissé, dans le genre de la rivière de Simon ; une puissante végétation épineuse l'encombrait et rendait parfois notre marche fort pénible. Ça et là s'élevaient des bouquets de palmiers. Le sol était inégal, montueux, sec et semé de pierres ; des traces nombreuses de cerfs, de chevreuils, de lièvres et même de *pumas* ou ocelots, estampaient le sentier en maints endroits. Nous ne rencontrâmes aucun de ces animaux, mais, en revanche, serpents à sonnettes et scorpions à foison. Des lacertiens hideux, de toutes tailles et de toutes nuances, gravissaient lourdement les pentes rocailleuses de la montagne, ou, couchés au soleil dans une répugnante apathie, nous regardaient stupidement passer sans prendre la peine de fuir à notre approche.

Je m'aperçus bien vite que mon compagnon, loin de m'être utile, allait me devenir un grave sujet d'embarras.

Il criait la soif et la fatigue, faisait d'interminables poses qui se multipliaient à mesure que nous avançions, restait à longue distance derrière, m'appelait si je m'éloignais trop, ralentissait ma marche, en un mot, d'une manière inquiétante alors que, aiguillonné par les difficultés, j'aurais voulu aller comme le vent. J'en vins à calculer les chances que j'avais de gagner, sinon une habitation, du moins un endroit favorable pour camper : elles me parurent plus qu'aléatoires. Au bout de deux heures nous n'avions encore fait que fort peu de chemin ; nos pieds, que protégeaient mal des bottes béantes, étaient ensanglantés ainsi que nos mains, nous étions bardés d'épines. Les symptômes d'épuisement que nous avions constatés à Santa-Margarita se reproduisaient déjà ; soit intolérable, feu intérieur, atonie générale. Je compris que l'entreprise était au-dessus de nos forces et que, du train dont nous allions surtout, nous courrions grand risque de succomber à la peine avant d'avoir atteint un lieu habité. Je me décidai brusquement à rebrousser chemin et Albert n'y fit aucune opposition.

La nuit était obscure déjà quand nous arrivâmes au rivage ; le vent avait cédé, le calme régnait sur le golfe. Une idée cruelle s'empara subitement de notre imagination affaiblie : si *la Belle* avait pris la mer pour se rendre aux *Tetas de Cabra* ? L'anse était là, déserte en apparence ; rien n'y trahissait la présence de la barque dans l'ombre opaque que projetait sur les eaux l'altière muraille au pied de laquelle nous l'avions laissée. J'avoue que mon cœur battit violemment. Je déchargeai ma carabine. La seconde qui s'écoula ensuite me parut longue comme un jour sans pain. Un cri retentit, une lueur brilla, le cauchemar se dissipa comme par enchantement. Une réception cordiale nous attendait, car on ne nous avait vus partir qu'avec regret.

La tourmente se réveilla avec la même rage avant l'aube

et ne s'apaisa qu'à la chute du jour, le lendemain, pour reprendre de nouveau dans la matinée du 27.

Notre situation prenait de la gravité. Nous étions condamnés à tenir notre mouillage jusqu'à entière pacification des éléments. En inspectant le gouvernail on s'était aperçu que le clou de fer forgé qui le soutenait, usé par le frottement contre le cuivre du femelot, était réduit au tiers de son volume et ne promettait ni de durer longtemps ni de résister à une grosse mer. Nous ne pouvions donc nous hasarder dehors sans un temps sûr. Or, nous entrions dans la saison des pluies, toujours signalée sur ces côtes par des orages et des coups de vents en tourbillon d'une violence redoutable; ils sont fort expressivement qualifiés de *cordonazos*, coups de cordon ou coups de fouet.

Je me disposais à me remettre en route dès l'aube du 26, mais M. de Raoussset ne voulut point entendre parler de cela avant d'avoir fait, lui-même en personne, une reconnaissance du pays voisin. Il me pria de l'accompagner. Nous partîmes tous deux après le déjeuner, armés jusqu'aux dents, et marchâmes longtemps sans rencontrer ni plaine, ni chemin tracé, ni vestige d'habitation. En vain essayâmes-nous de gravir quelque sommet du haut duquel il nous fût possible de nous orienter, partout des revers assez roides étaient couronnés de talus rébarbatifs. Notre intention était de chasser; les vivres diminuaient rapidement et quelques chevreuils seraient venus fort à point, mais nous ne vîmes rien, si ce n'est un splendide mais timide *puma*, auquel le sifflement de deux balles maladroites donna des ailes pour s'éloigner de nous.

Après une dernière tentative d'ascension, nous nous étions assis, haletants et meurtris, dans une gorge étroite, à l'ombre d'une arche naturelle que formait le rocher au-dessus de nos têtes. Nos voix ne troublaient point le

silence de ces lieux déserts; nous avions, chemin faisant, lancé quelques exclamations ayant trait à la chaleur, à la soif, à la fatigue, et peut-être aussi quelques jurons arrachés par la douleur au contact d'une épine ou d'une roche aiguë, mais la perspective de tomber sans cesse dans des redites décourageantes nous avait promptement rendus muets. J'étais donc là, les coudes sur mes genoux, la tête dans mes mains, regardant les gouttes de sueur que distillait mon front choir sur le sol pour s'y vaporiser, quand un mouvement bien léger, mais inusité, appela mon attention vers un angle de la ravine distant de quelques mètres.

Je vis alors un crotale de belle venue ramassant ses anneaux au-dessus de l'orifice étroit d'un conduit souterrain que je jugeai d'abord devoir être sa demeure. Mais l'éclat dont ses yeux flamboyaient, l'inquiétude de sa tête, le gonflement de son cou, la disposition de son corps autour du trou, la sourde et fébrile émotion qui en agitait la partie supérieure, tandis que la queue aux grelots dénonciateurs était immobile et comme rivée au sol, tous ces symptômes d'anxiété enfin me firent changer d'idée; je compris qu'il attendait sa proie et, mieux, qu'elle approchait.

En effet, à la sombre ouverture s'agita bientôt le second personnage de ce drame. Un petit museau pointu, roux, circonspect sous de majestueuses moustaches grises et couronné d'oreilles en cornet, sortit en flairant le vent; un corps suivit la tête. J'avais à peine eu le temps de reconnaître un rat de terre que le malheureux animal, saisi à la nuque par les robustes mâchoires de son ennemi, enlacé de vingt nœuds entre-croisés, poussait en se défendant des gémissements d'agonie. Que pouvait-il faire? ses ongles et ses dents étaient inutilisés; comme Samson dans les liens des Philistins, il se roidissait convulsivement sous l'étreinte et cherchait à rompre le ré-

et ne s'apaisa qu'à la chute du jour, le lendemain, pour reprendre de nouveau dans la matinée du 27.

Notre situation prenait de la gravité. Nous étions condamnés à tenir notre mouillage jusqu'à entière pacification des éléments. En inspectant le gouvernail on s'était aperçu que le clou de fer forgé qui le soutenait, usé par le frottement contre le cuivre du femelot, était réduit au tiers de son volume et ne promettait ni de durer longtemps ni de résister à une grosse mer. Nous ne pouvions donc nous hasarder dehors sans un temps sûr. Or, nous entrions dans la saison des pluies, toujours signalée sur ces côtes par des orages et des coups de vents en tourbillon d'une violence redoutable; ils sont fort expressivement qualifiés de *cordonzos*, coups de cordon ou coups de fouet.

Je me disposais à me remettre en route dès l'aube du 26, mais M. de Raousset ne voulut point entendre parler de cela avant d'avoir fait, lui-même en personne, une reconnaissance du pays voisin. Il me pria de l'accompagner. Nous partîmes tous deux après le déjeuner, armés jusqu'aux dents, et marchâmes longtemps sans rencontrer ni plaine, ni chemin tracé, ni vestige d'habitation. En vain essayâmes-nous de gravir quelque sommet du haut duquel il nous fût possible de nous orienter, partout des revers assez roides étaient couronnés de talus rébarbatifs. Notre intention était de chasser; les vivres diminuaient rapidement et quelques chevreuils seraient venus fort à point, mais nous ne vîmes rien, si ce n'est un splendide mais timide *puma*, auquel le sifflement de deux balles maladroites donna des ailes pour s'éloigner de nous.

Après une dernière tentative d'ascension, nous nous étions assis, haletants et meurtris, dans une gorge étroite, à l'ombre d'une arche naturelle que formait le rocher au-dessus de nos têtes. Nos voix ne troublaient point le

silence de ces lieux déserts; nous avions, chemin faisant, lancé quelques exclamations ayant trait à la chaleur, à la soif, à la fatigue, et peut-être aussi quelques jurons arrachés par la douleur au contact d'une épine ou d'une roche aiguë, mais la perspective de tomber sans cesse dans des redites décourageantes nous avait promptement rendus muets. J'étais donc là, les coudes sur mes genoux, la tête dans mes mains, regardant les gouttes de sueur que distillait mon front choir sur le sol pour s'y vaporiser, quand un mouvement bien léger, mais inusité, appela mon attention vers un angle de la ravine distant de quelques mètres.

Je vis alors un crotale de belle venue ramassant ses anneaux au-dessus de l'orifice étroit d'un conduit souterrain que je jugeai d'abord devoir être sa demeure. Mais l'éclat dont ses yeux flamboyaient, l'inquiétude de sa tête, le gonflement de son cou, la disposition de son corps autour du trou, la sourde et fébrile émotion qui en agitait la partie supérieure, tandis que la queue aux grelots dénonciateurs était immobile et comme rivée au sol, tous ces symptômes d'anxiété enfin me firent changer d'idée; je compris qu'il attendait sa proie et, mieux, qu'elle approchait.

En effet, à la sombre ouverture s'agita bientôt le second personnage de ce drame. Un petit museau pointu, roux, circonspect sous de majestueuses moustaches grises et couronné d'oreilles en cornet, sortit en flairant le vent; un corps suivit la tête. J'avais à peine eu le temps de reconnaître un rat de terre que le malheureux animal, saisi à la nuque par les robustes mâchoires de son ennemi, enlacé de vingt nœuds entre-croisés, poussait en se défendant des gémissements d'agonie. Que pouvait-il faire? ses ongles et ses dents étaient inutilisés; comme Samson dans les liens des Philistins, il se roidissait convulsivement sous l'étreinte et cherchait à rompre le ré-